

L'Amitié du Prince. Machiavel, Pessoa, Saint-John Perse

PIERRE BRUNEL

Université de la Sorbonne



Résumé:

En 1924, Saint-John Perse publie, dans la revue *Commerce*, le poème *Amitié du Prince*, série de quatre textes où il sépare le diplomate qu'il est du poète qu'il se sent être. La dualité de son pseudonyme affleure ainsi dans deux figures qui établissent une relation à l'intérieur d'un même homme, le Prince et l'Ami du Prince. Un rapport semblable apparaît dans le nostalgique sébastianisme du poète portugais Fernando Pessoa, mais c'est au *Prince* de Machiavel qu'il faut se remonter pour trouver les premières réflexions sur le Prince et ses amitiés.

Mots clé: Amitié, Le Prince, Machiavel, Pessoa, Saint-John Perse

Resumen:

En 1924, Saint-John Perse publica, en la revista *Commerce*, el poema *Amitié du Prince*, conjunto de cuatro textos donde el escritor francés separa su doble condición de poeta y diplomático. La dualidad de su seudónimo se manifiesta de este modo en dos figuras que coexisten en el interior de un mismo hombre, el Príncipe y el Amigo del Príncipe. Una relación semejante aparece en el nostálgico sebastianismo del gran poeta portugués Fernando Pessoa, pero hay que remontarse al *Príncipe* de Maquiavelo para encontrar las primeras reflexiones sobre el Príncipe y sus amistades.

Palabras clave: Amistad, El Príncipe, Maquiavelo, Pessoa, Saint-John Perse

Abstract:

In 1924, Saint-John Perse publishes in the *Commerce* review, the poem untitled *Amitié du Prince*, a sum of four texts in which the French writer dissociates his double



condition of being a poet and a diplomat. The proper duality of his pseudonym enables him to establish a relationship between two persons living within the same man: the Prince and the Prince's Friend. A similar relationship also appears in the nostalgic sebastianism of the Portuguese poet Fernando Pessoa, but the very first thoughts dedicated to the Prince's friendship date back to Machiavel's *Prince*.

Key words: Friendship, The Prince, Machiavelo, Pessoa, Saint-John Perse

Le titre que j'ai choisi, «L'Amitié du Prince», est, je ne peux le cacher, à peu près exactement celui d'un poème de Saint-John Perse, *Amitié du Prince*, une série de quatre textes numérotés de I à IV, publiés pour la première fois dans la luxueuse revue *Commerce* au cours de l'été 1924, repris en volume, la même année, chez l'éditeur Ronald Davies, tirage restreint reproduisant le fac-similé du manuscrit, et insérés, toujours sous le même titre, dans la nouvelle édition du recueil *Éloges*, par les soins de Gaston Gallimard en 1925. La première édition d'*Éloges*, en 1911, était signée Alexis Saint-Leger Leger. Celle de 1925 porte le nom, ou plutôt le pseudonyme, de Saint-John Perse. C'est en effet le moment où Alexis Saint-Leger Leger ou, par simplification, Alexis Leger, décide de prendre ce nom de plume qui fait penser à la fois au poète satirique latin Perse et à un saint Jean anglicisé. Mais je voudrais essayer de trouver une raison plus secrète de cette transformation ou plutôt de cette dualité.

Originaire d'une famille distinguée de la Martinique, et très précisément de l'îlet de Saint-Leger, un homme comblé de dons a voulu séparer du poète qu'il se sent être depuis 1904 le diplomate alors affecté à l'administration centrale du Ministère des Affaires Etrangères, auprès du Ministre, Aristide Briand, et du puissant secrétaire général rentré en grâce, Philippe Berthelot. Proche des princes qui nous gouvernent, Alexis Leger préférait parfois rester dans le rôle plus discret, dans l'ombre, de l'ami de lui-même, - et c'est peut-être l'une des figures de celui qui a choisi de s'appeler, en littérature, Saint-John Perse.

Dans un livre publié aux éditions du Seuil en 1966, et intitulé simplement *Le Prince*, Casamayor, qui fut sociologue et magistrat, présente un haut fonctionnaire, dont toute la vie a été consacrée au service de l'Etat et que son intelligence et son habileté ont mis au sommet du pouvoir. Or brusquement il découvre par deux lignes dans le *Journal officiel* qu'il n'est plus rien. Ce grand commis de l'Etat avait-il des amis? «Les autres lui servaient d'amusement», note Casamayor au début de son livre. Pourtant il est question des amis de ce Prince, de ceux auxquels il pourrait réserver un gribouillage au lieu d'une lettre officielle dactylographiée sur un papier à en-tête et revêtue de sa signature authentifiée. «L'authenticité!», note l'auteur. «À cette idée les lèvres minces de l'homme se pincèrent en un sourire tandis que ses yeux devenaient tristes.

Si elle découle de la signature, c'est la preuve que l'authenticité n'est que désordre»¹.

Ce Prince a usé de la sympathie, comme de la crainte, mais d'une sympathie «globale et non pas personnelle». Déjà il voit l'un de ses subordonnés glisser vers son successeur, vers le Prince nouveau alors que déjà il ne l'est plus. Le seul ami du Prince déchu qui se devine dans l'ombre est l'écrivain qui témoigne:

«L'impression de vide s'accroissait. L'émotion qui s'empara de lui était douce. Même s'il avait pleuré, quelle importance? Personne ne l'aurait vu. Peut-être pleura-t-il, mais à peine, une ou deux larmes vite séchées le long de son nez. Je n'en sais rien, je n'étais pas là, mais je n'exclus pas l'hypothèse d'une bouffée de jeunesse dans ce corps usé dont l'âme s'était tue si longtemps»².

A la fin du livre un visiteur se présente au moment où le Prince regarde pour la dernière fois la Seine et le quai des fenêtres de son grand bureau. C'est son successeur. Il joue au bridge avec lui régulièrement depuis une quinzaine d'années et il le retrouve dans des assemblées d'hommes puissants. C'est un homme, il le sait, qui est toujours sous l'arbre quand tombent les fruits. Que vaut-il dire lors d'une visite d'adieu à un prince déchu? Oh, tout banalement: «Je suis enchanté de vous voir en si bonne forme». Et le Prince, qui n'est pas dupe, lui répond:

«Je ris parce que votre amitié me fait plaisir. Vous êtes exactement celui qu'il fallait ici. La 'passation' des pouvoirs est quelquefois une cérémonie pleine d'aigreur. Je puis vous affirmer qu'elle a lieu aujourd'hui dans la joie»³.

La joie, non! Le bonheur peut-être bientôt de la délivrance. L'attente d'une vraie amitié qu'il n'a ni trouvée ni voulue ni vraiment attendue jusqu'ici. L'attente de l'écrivain, du poète, du familier.

On pense à ce que fut Mécène pour Auguste. Mais c'était encore un prince à côté d'un Prince plus grand. La réflexion de Casamayor passe par Machiavel. Mais c'est à un tout autre écrivain qu'il a emprunté l'épigraphe de son livre:

¹ Rééd. *Le Livre de poche*, n° 363, pp. 17-18.

² Ed. cit., p. 44.

³ *Ibid.*, p. 149-150.

«Heureux les grands vaincus
les rois découronnés»
PÉGUY.

Jules Isaac, le célèbre historien, n'a pas caché que Péguy, l'année où il fut pensionnaire au collège Sainte-Barbe, éprouva un vif attrait, lui qui a écrit «Le peuple seul est premier», pour un autre milieu, celui des «grands de ce monde, princes des arts, des lettres ou de la politique»⁴.

Pourtant, quand Péguy énumère ses amis, il n'y a rien de tel, -point d'amitiés de princes:

«Amis nés, formés ensemble, les seuls véritables amis. Amis d'enfance, amis de famille, amis d'école, de petite école, d'école primaire; amis de lycée; amis de cahiers; ensemble les seuls qui soient véritablement des amis, littéralement»⁵.

A l'amitié du Prince, Péguy substitue, avec ce caractère entier, ce désir d'absolu qui est le sien, l'amitié de l'Ami. Et pourtant cette relation reste subtile. Amitié du Prince pour l'ami ou pour ses amis, vrais ou faux. Amitié de l'Ami pour le Prince. Relation, à l'intérieur d'un même homme, entre le Prince et l'Ami.

Cette dernière relation apparaissait dans *Le Prince* de Casamayor, et on comprenait bien que la source de son analyse était une auto-analyse. J'en chercherai un autre exemple chez le grand poète portugais Fernando Pessoa. Puis, par son intermédiaire même, je reviendrai vers Machiavel avant de présenter, pour finir, l'Amitié du Prince selon Saint-John Perse.

1.

L'amitié du Prince, on pourrait penser que c'est là quelque chose de tout à fait impossible. Ainsi le héros du drame de Fernando Pessoa, *La Mort du Prince*, confie:

«Quand j'étais petit enfant, je m'embrassais moi-même dans les miroirs. C'était le signe avant-coureur que je devais n'aimer jamais. J'avais pour moi, divination en négatif, la tendresse qui devait ne m'être jamais donnée».

Robert Bréchon a cité ce passage dans sa biographie de Pessoa en en reportant les termes sur Pessoa lui-même qui, selon lui, «n'a pas cessé de se

⁴ Jules Isaac, *Expériences de ma vie. - Péguy*, Calmann-Lévy, 1957, pp. 82-83.

⁵ «A nos amis, à nos abonnés», treizième cahier de la Xe série (juin, 1909), p. 68.

regarder, de se représenter, de se juger, de s'admirer et de se mépriser, de s'aimer et de se haïr»⁶. Un tel jugement n'est pas totalement injustifié, même s'il a quelque chose de réducteur. Pessoa n'a pas ignoré l'amitié, comme le prouve sa relation avec Mario de Sà-Carneiro, le poète qui se suicida à Paris en 1916 à l'âge de 26 ans. Et à qui veut présenter un Pessoa au miroir, il convient d'objecter que ce miroir est brisé, comme l'a suggéré Françoise Laye quand elle a présenté deux textes, très précoce ou plus tardif, exprimant son amour à la fois tendre et douloureux pour sa mère, amour qui a été peut-être son seul véritable amour⁷. Cette mère trop aimée devient étrangement une mère néantisée. Et comme elle est atroce cette page du *Livre de l'intranquillité* où il écrit froidement, sous le couvert il est vrai d'un semi-hétéronyme, Bernardo Soares, auquel il prête cette «autobiographie sans événements»!

«Je ne me souviens pas de ma mère. J'avais un an lorsqu'elle est morte (il avait en réalité 37 ans). Tout ce qu'il y a de dur et d'éparpillé dans ma sensibilité vient de cette absence de chaleur, et du regret inutile des baisers dont je n'ai pas le souvenir. Je suis quelqu'un de postiche. Je me suis toujours éveillé contre des poitrines étrangères, bercé là comme par erreur.

Ah! c'est la nostalgie de cet autre que j'aurais pu être qui me désagrège et qui m'angoisse! Quel autre serais-je aujourd'hui, si l'on m'avait donné cette tendresse qui vient du fond du ventre, et qui monte jusqu'aux baisers portés sur un petit visage!»⁸.

Ses amis n'ont-ils été que ses hétéronymes qu'il projetait devant lui et qui constitueraient la cour de ce prince désespérément solitaire? Il y eut peut-être plutôt chez Pessoa une attente du prince dont il aurait pu être l'ami. Ce serait l'une des origines et l'une des modalités de son sébastianisme, qui a été le rêve pour le peuple portugais du retour du «roi caché», le jeune roi dom Sébastien, disparu en 1578 au cours de la bataille de Ksar el-Kébir. Ce rêve, cette attente,

⁶ Robert Bréchon, *Étrange étranger, - une biographie de Fernando Pessoa*, Christian Bourgois, 1996, p. 78.

⁷ «Le miroir brisé», dans Pessoa, *Un singulier regard*, textes traduits du portugais, préfacés et annotés par Françoise Laye, Christian Bourgois, 2005 (l'original a paru en 2003 à Lisbonne, chez Assirio Alvim, sous le titre *Escritos autobiográficos, automáticos e de reflexao pessoal*), p. 198.

⁸ Fernando Pessoa, *Livre do Desassossego por Bernardo Soares* (rédigé entre 1913 et 1935, année de la mort de Pessoa), Assirio Alvim, 1998, traduit du portugais par Françoise Laye, Christian Bourgois, 1999, p. 60.

Pessoa les a partagés, comme le prouve un poème classé parmi ses «poèmes politiques» et intitulé «Liberté», daté du 16 mars 1935 sur les deux dactylogrammes conservés et ironiquement distant à l'égard d'Antonio de Oliveira Salazar, le dictateur parvenu au pouvoir en 1932, dont il détestait la figure mesquine et le système autocratique:

«Combien il est meilleur, lorsque la brume est là,
D'attendre dom Sébastien,
Qu'il vienne ou non!»⁹

Pessoa fut sans nul doute nostalgique d'un prince. Le 30 mars 1935, composant une notice biographique sur lui-même, Fernando Antonio Nogueira Pessoa, né à Lisbonne le 13 juin 1888 (et bientôt décédé, également à Lisbonne, le 30 novembre 1935), il écrivait, sous la rubrique «idéologie politique», qu'il considérait que «le régime monarchique serait le plus approprié pour une nation organiquement impériale telle que le Portugal», mais que la monarchie était «totalement irréalisable au Portugal»¹⁰. Qu'il ait été nostalgique du Prince, comme tout un pays dominé par le mythe sébastianiste renouvelant celui de Gésar de Ling au Thibet, cela ne fait aucun doute de la part de celui qui déclarait:

«(Nous, les Portugais) nous ne devons pas créer un mythe, mais le renouveler. Commençons par nous enivrer de ce rêve (sébastianiste), par l'intégrer à nous-mêmes, par l'incarner. Cela fait, chacun de nous restant en toute indépendance et seul avec lui-même, le rêve se répandra sans effort dans tout ce que nous dirons ou écrivons, et l'atmosphère sera créée, dans laquelle tous les autres le respireront comme nous le respirons. C'est alors que se produira dans l'âme de la nation le phénomène imprévisible d'où naîtront les Nouvelles Découvertes, la création du Monde Nouveau, le cinquième Empire. Il sera revenu, le roi Sébastien»¹¹.

⁹ «Liberté», dans Fernando Pessoa, *Œuvres poétiques*, édition établie par Patrick Quillier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001, p. 1174.

¹⁰ *Un singulier regard*, p. 207.

¹¹ Texte remis par Pessoa à Augusto da Costa pour le livre que celui-ci publia en 1934 sous le titre *Portugal Vasto Império*. Cité dans l'article d'Angel Crespo, traduit de l'espagnol par Juan Marey, «Le sébastianisme de Fernando Pessoa», dans le numéro spécial de la revue *Europe* consacré à Fernando Pessoa, juin-juillet 1998, p. 86. L'auteur, dans sa note 15, précise que les textes fondamentaux du sébastianisme de Pessoa se trouvent dans son dernier recueil poétique, *Mensagem* (Message) et dans le volume réunissant divers textes de lui, *Sobre Portugal. - Introdução ao Problema Nacional*, Lisbonne, Atica, 1979.

Enfin ce sébastianisme, il lui est arrivé de rêver qu'il l'incarnait lui-même, -ce qui ramène à l'hypothèse formulée par Robert Bréchon dont je suis parti. C'est l'étonnant «rêve triangulaire» qui est consigné dans *Le Livre de l'intranquillité*:

«Tandis que je dormais sur la dunette, j'ai tressailli - car mon âme de Prince Lointain a été traversée par le frisson d'un présage.

Un silence, bruyant de menaces, envahissait, telle une brise livide, l'atmosphère visible de la petite pièce.

Tout cela vient de ce que le clair de lune jette un éclat excessif sur l'océan qui, troublé, ne berce plus mais tressaille; il devient évident maintenant —sans que je les aie encore entendus— que des cyprès se dressent autour du palais du Prince.

L'épée du premier éclair a vaguement voltigé dans l'au-delà... La clarté de la lune a la couleur d'un éclair sur la haute mer, et tout cela signifie qu'il n'est plus que ruines et passé déjà lointain, le palais du prince que je n'ai jamais été...

Tandis que le vaisseau se rapproche, fendant les eaux avec un son lugubre, la petite pièce s'obscurcit lividement; non, il n'est pas mort, il n'est pas prisonnier quelque part, je ne sais ce qu'il est devenu, ce prince - ni en quelle chose glacée, inconnue, s'est transformé aujourd'hui son destin!...»¹²

Machiavel n'est d'ailleurs pas totalement étranger à l'univers et à la pensée de Pessoa quand, au printemps de 1919, il publie dans la revue *Action* deux articles intitulés «Comment organiser le Portugal» et «L'Opinion publique»¹³. En 1925, ayant fondé avec son beau-frère Francisco Caetano Dias une *Revue de commerce et de comptabilité*, il y publie des préceptes et il y parle, «avec une sorte d'admiration désolée», selon Bréchon, du «maître» en la matière, Machiavel¹⁴. On trouvera d'autres préceptes dans son *Livre de l'intranquillité*, celui-ci, par exemple, qui l'isole plus que jamais en lui-même: «Enferme-toi, mais sans claquer ta porte, dans ta tour d'ivoire».

2.

C'est au *Prince* de Machiavel qu'il faut donc revenir et à celui qui est proposé en exemple à Laurent de Médicis, César Borgia le duc de Valentinois, dont

¹² *Le Livre de l'intranquillité*, n° 300, pp. 302-303.

¹³ Voir R. Bréchon, *Étrange étranger*, pp. 342-343.

¹⁴ *Ibid.*, p. 405.

le souvenir était encore très présent en 1514. Verlaine a consacré à ce «César Borgia» l'un de ses *Poèmes Saturniens*. C'est son titre, le sous-titre étant «Portrait en pied». L'image-source serait, selon Jacques-Henri Bornecque, un portrait du «Prince» attribué à Raphaël et conservé dans la Galerie Borghese à Rome:

CÉSAR BORGIA

PORTRAIT EN PIED

Sur fond sombre noyant un riche vestibule Où
le buste d'Horace et celui de Tibulle,
Lointains et de profil, rêvent en marbre blanc,
La main gauche au poignard et la main droite au flanc,
Tandis qu'un rire doux redresse la moustache,
Le duc CÉSAR en grand costume se détache.
Les yeux noirs, les cheveux noirs et le velours noir
Vont contrastant, parmi l'or somptueux d'un soir,
Avec la pâleur mate et belle du visage
Vu de trois quarts et très ombré, suivant l'usage
Des Espagnols ainsi que des Vénitiens
Dans les portraits de rois et de patriciens.
Le nez palpite, fin et droit. La bouche, rouge,
Est mince, et l'on dirait que la tenture bouge
Au souffle véhément qui doit s'en exhaler.
Et le regard, errant avec laisser-aller
Devant lui, comme il sied aux anciennes peintures,
Fourmille de pensers énormes d'aventures.
Et le front, large et pur, sillonné d'un grand pli,
Sans doute de projets formidables rempli,
Médite sous la toque où frissonne une plume
Emise hors d'un nœud de rubis qui s'allume ¹⁵.

Un tel portrait ne laisse pas filtrer de sentiment à l'égard d'autrui. Le duc, au visage fin et froid, semble tout entier occupé par des «projets formidables» (énormes, mais aussi, au sens étymologique, propres à inspirer la crainte), des «pensers énormes d'aventures». C'est donc un homme de pensée, non un homme de cœur. Pas plus qu'il n'est porté à éprouver un sentiment comme celui de l'ami-

¹⁵ Paul Verlaine, *Poèmes saturniens*, Alphonse Lemerre, 1866.

tié, il n'est propre à inspirer de l'amitié. Il inspire plutôt de la peur à beaucoup, de l'admiration à certains. Or César Borgia, on le sait, passe pour avoir été le modèle du *Prince* de Machiavel.

C'est à lui qu'est consacré l'essentiel du chapitre VII, «Des principautés nouvelles qui s'acquièrent par les forces et fortune d'autrui». César Borgia, né en 1475, était le fils, et le fils préféré, du cardinal Rodrigue Borgia, devenu le pape Alexandre VI en avril 1492. Il était donc plutôt appelé à devenir un prince de l'Eglise; et il fut en effet archevêque de Valence, puis cardinal en 1493, avant de renoncer au cardinalat, en 1498. Entre temps il avait été accusé du meurtre de son frère, le duc de Gandia, en 1497. Il devint duc de Valentinois en 1499, occupa le duché d'Urbino en 1500. Contrairement à Francesco Sforza, que Machiavel place en face de lui, et qui, de pauvre capitaine qu'il était, devint duc de Milan «par l'excellence de ses talents et les moyens qui convenaient», César Borgia «acquies ses États par le moyen de la fortune de son père» et par des pratiques beaucoup moins convenables qui ressortissent à la cruauté.

«Les hommes nuisent aux autres ou de peur ou de haine», note Machiavel à la fin de ce chapitre VII¹⁶. Et pourtant les mots *paura* et *odio* apparaissent moins souvent dans le texte de ce chapitre, et dans l'ensemble du livre, que *amici*, *amicitia* et plus encore *amicitie*. Entendons bien que César Borgia se faisait des amis d'un instant pour les utiliser à ses fins et s'en défaire quand ils étaient devenus gênants ou quand il n'en avait plus besoin. Ainsi quand, en juin 1502, il arriva à la frontière sud du duché d'Urbino, sur les terres d'un nommé Guidobald, goutteux, retiré de la guerre et ayant en main la clé de toute la Romagne, César Borgia le traita en ami, s'enquit de sa santé. L'autre lui fournit des soldats, des armes, puis, devenu plus prudent, il lui envoya un magnifique cheval, sans doute pour l'inciter à partir. Mais «César enfourcha le cheval et marcha contre Guidobald»¹⁷

Machiavel ne raconte pas cet épisode, mais il retient la mission confiée à messire Remy d'Orque (*misser' Remiro d'Orco*). Après s'être «acquis l'amitié de la Romagne», César Borgia a eu recours à cet homme de confiance, «homme cruel et expéditif», pour remettre de l'ordre dans ce pays «plein de larcins, de brigandages et toutes sortes d'autres méchancetés». Mais la tâche une fois ac-

¹⁶ «*Perche gli huomini offendono, o per paura, o per odio*». La traduction citée est, sauf indication contraire, celle de Jean Gohory (1571), reprise dans un volume publié par les éditions Ivrea en 2001 (ici, p. 47), où l'on trouve aussi le fac-similé de l'édition originale, *Il Principe*, Rome, Blado, 1532, et une autre traduction, celle d'Amelot de la Houssaie (1682-1692).

¹⁷ Paul Rival, *César Borgia*, Grasset, 1931, dont je suis le récit, pp. 221-222.

complie par cet agent d'un dévouement exemplaire, il le rejette, s'en débarrasse et le fait vilainement exécuter, pour ne conserver lui-même que le visage de l'amitié:

«(...) comme il connaissait bien que les rigueurs passées lui avaient engendré quelque inimitié, pour en purger les esprits de ces peuples et les tenir tout à fait en son amitié, il voulut montrer que, s'il y avait eu quelque cruauté, elle n'était pas venue de sa part, mais de la mauvaise nature du ministre. Prenant là-dessus l'occasion au poil, il le fit un beau matin, à Cesena, mettre en deux morceaux, au milieu de la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant près de lui. La férocité de ce spectacle fit tout le peuple demeurer en même temps satisfait et stupide»¹⁸.

Deux techniques sont ici à l'œuvre dans l'action du prince: la technique du bouc émissaire¹⁹, dont Remy d'Orque fait les frais; la technique du beau semblant, du semblant d'amitié, dont Machiavel fait l'apologie. Le Prince n'hésite pas, quand c'est son intérêt, et celui du pays qu'il dirige, à écarter ses amis de la veille pour «chercher amitiés nouvelles»²⁰ (*cercare amicitie nuove*). C'est ce que fit César Borgia quand il s'inquiéta de voir les Français descendre vers le royaume de Naples et quand il s'efforça d'attirer et de gagner à soi les gentils-hommes romains pour tenir par leur moyen le pape en bride.

Parmi les règles politiques que suggère Machiavel il y a celles-ci: «quiconque devient prince par l'aide du peuple, il se le doit toujours maintenir en amitié»²¹, «il n'est pas nécessaire à un prince d'avoir toutes les qualités (...), mais bien il faut qu'il paraisse les avoir»²²; «on doit se garder d'être haï»²³ car, «la meilleure citadelle qui soit, c'est de n'être point haï du peuple»²⁴.

¹⁸ Trad. cit., p. 55. Traduction libre, il faut bien l'avouer, où la notion d'amitié est moins explicite et où Gohory en rajoute sur cette «rapidité d'oiseau de proie» que Barbey d'Aureville reconnaissait au style de Machiavel.

¹⁹ C'est l'expression utilisée à ce propos par Raymond Aron dans la Préface qu'il a écrite pour *Le Prince* de Machiavel en mars 1962, préface publiée dans le livre de poche n° 879 qui, cette année-là, reprend en la modernisant la traduction de Gohory, p. 9.

²⁰ Chapitre VII, toujours à propos de César Borgia, trad. cit., p. 44. Ici Gohory rend littéralement l'expression italienne.

²¹ Chapitre IX, «De la principauté civile», p. 56.

²² Chapitre XVIII, «Comment les princes doivent garder leur foi», p. 92. Le pape Alexandre VI semble avoir été particulièrement habile à cet égard, et Machiavel le donne en exemple.

²³ Titre et sujet du chapitre XIX.

²⁴ Chapitre XX, «Sur les forteresses etc.», p. 112.

Certes, c'est un grand débat de savoir s'il est plus sûr de se faire craindre qu'aimer. Machiavel pose le problème dans le chapitre XVII du *Prince*, «De la cruauté et clémence et quel est le meilleur d'être aimé ou craint». Il hésite, et pèse le pour et le contre. Si «les hommes hésitent moins à nuire à un homme qui se fait aimer qu'à un autre qui se fait redouter», «néanmoins le prince se doit faire craindre en sorte que, s'il n'acquiert point l'amitié, pour le moins il fuie l'inimitié», et il finit par être persuadé qu'«il peut très bien avoir tous les deux ensemble, d'être craint et n'être point haï»²⁵. Mais n'être point haï, est-ce suffisant pour susciter l'amitié dont peut bénéficier le Prince?

Sur deux points, en tout cas, Machiavel est net: pour un prince, l'amitié ne s'obtient pas par l'argent ou, dans ce cas, elle ne vaut rien; les amis ne se confondent pas avec les flatteurs, que l'on doit fuir, comme l'enseigne le chapitre XXIII.

Mais une question demeure pendante, et c'est celle que je voudrais aborder maintenant. Si le prince parvient à attirer vers lui des amis, ne sont-ce pas des amitiés plus que des amis véritables? Et parmi tant d'amis, y a-t-il place pour un ami auquel il réserverait son amitié? Y a-t-il place pour l'ami du Prince?

De cet ami-là, la vie de César Borgia ne donne pas d'exemple. Quand, après l'erreur qu'il a commise et que dénonce Machiavel, d'avoir laissé Jules II accéder au pontificat, il se réfugie à Naples, il sait bien que Gonzalve, sous prétexte de le protéger, le trahira. Transporté par une galère en Espagne, il y mourra misérablement dans une embuscade en 1507. Son tombeau même sera brisé par des prêtres effarouchés, et ses cendres perdues.

3.

Le Prince auquel s'adresse Machiavel quand il écrit *Il Principe* en 1514 ne peut donc être César Borgia, vers lequel il lui est arrivé épisodiquement d'être envoyé en mission diplomatique, puisqu'il était secrétaire de la deuxième chancellerie de Florence. Non, c'est à un autre prince qu'il dédie son traité, à Laurent II de Médicis, dit Laurent le Magnifique²⁶.

Il ne prétend pas acquérir l'amitié du prince, mais du moins «sa grâce» (*acquistare gratia à presso un'Principe*) ou, comme traduit Amelot de la

²⁵ Trad. cit., pp. 87-88.

²⁶ Le titre de l'édition originale est *Il Principe de Niccholo Machiavello al Magnifico Lorenzo di Piero de Medici*, et le texte liminaire est de «*Niccolo Macchiavelli al Magnifico Lorenzo di Piero di Medici*».

Houssaie, «ses bonnes grâces»²⁷. Il convient de remarquer que dans cette phrase liminaire, il n'est pas question *du* Prince, mais *d'un* prince, quel qu'il soit, et c'est donc une règle générale que Machiavel tente de fixer, non pour le Prince, mais par celui qui voudrait être l'ami du prince.

Pour cela, il écarte la pratique habituelle des courtisans, des flatteurs, des gens intéressés qui se présentent à lui avec des richesses: «chevaux, armes, draps d'or, pierres précieuses, et de semblables ornements dignes de sa grandeur». Lui, il offrira son livre, non par orgueil, car c'est un livre dépouillé; mais il contient le fruit de sa réflexion sur l'art de gouverner. Il se gardera bien de se mettre à la place du prince car, «pour bien connaître la nature des peuples, il convient d'être prince». C'est un don du cœur, donc de ce qui ose être une amitié, qui n'espère en retour qu'un regard consenti par l'amitié du Prince.

Dès le premier alinéa de la suite de poèmes de Saint-John Perse intitulée *L'Amitié du prince*, le Prince est caractérisé par ses sentences. Il est «vêtu de (s)es sentences ainsi qu'un arbre sous bandelettes». Le rapprochement que je tente avec les textes quasiment contemporains de Pessoa n'est donc pas incongru, et surtout il me paraît évident que la référence implicite au *Prince* de Machiavel n'en est pas absente.

La parole du Prince doit être efficace, qualité majeure qui est mise en valeur dans le chapitre XVIII du traité de Machiavel, et à laquelle le texte italien donne le nom d'*efficacia*. Et pour être efficace elle doit être brève. Saint-John Perse emploie un autre adjectif: «maigre», première épithète venant qualifier le Prince dans le poème:

«Et toi, plus maigre qu'il ne sied au tranchant
de l'esprit, homme aux narines minces parmi nous,
ô Très-Maigre! ô Subtil!» (65).

Un profil se dessine, comme sur une médaille ancienne. Mais la maigreur du visage n'est qu'un indice de la subtilité de l'esprit, qualité traditionnellement reconnue à Ulysse. Si l'*Odyssée* n'a rien d'un discours maigre, et si l'éloge du Prince passe d'ordinaire par l'abondance, le Prince, lui, sait aller à l'essentiel.

Il en résulte, dans le texte de Saint-John Perse, la succession de deux invocations inverses au Prince. L'une, qui se veut sobre, maigre, efficace, et qui est celle du poète lui-même. L'autre, qui est hyperbolique, enflée jusqu'à l'absurde, le dotant de tous les pouvoirs de l'Enchanteur. Elle est si longue, la seconde, si développée, qu'on pourrait considérer qu'elle constitue le véritable éloge du

²⁷ Volume cité, p. 13 et 211.

Prince. Mais c'est la première qui est juste, et préférer la seconde reviendrait à commettre la même erreur que si, en lisant le chapitre 2 de la Première Partie de *Don Quichotte* on choisissait le deuxième incipit (ce début d'épopée que se récite à lui-même celui qui a décidé d'être un chevalier errant) aux dépens du premier (le récit sec du départ de celui qui ne fait qu'imiter les modèles des livres de chevalerie qu'il a lus, le petit *hidalgo* qui, n'ayant même pas été adoube, ne peut prétendre au rang de *caballero*).

Le deuxième poème fait entendre d'autres voix encore, d'autres éloges du Prince. Il est difficile de démêler et de distinguer chacune des voix dans cette section polyphonique. Du moins des portraits à la fois différents et complémentaires qui sont faits ici du Prince peut-on dégager des qualités:

1. la domination sur soi-même.
2. l'aptitude à se détendre et à se dépouiller de ses soucis du jour pour chanter à la nuit.
3. la défiance à l'égard du désordre des désirs et des passions, du «déportement».
4. le sens de sa fonction de veilleur.

Il faut être en garde contre l'ambiguïté du titre et éviter un possible contre-sens. L'amitié du Prince ne sera pas ici celle dont il fait bénéficier les autres, qui sont inévitablement ses sujets. Elle est l'amitié qu'on peut éprouver pour le Prince, en tout cas celle que lui voue celui qui parle, et qu'il faut bien appeler le Poète. Il précise bien que ce rôle lui revient dans la phrase à chaque fois la même, qui s'inscrit à la fin de chacun des quatre textes et qui est imprimée en italique, comme une didascalie dans une pièce de théâtre: «—*C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur*».

Dans le troisième poème, précisément, celui qui parle se présente comme l'«Ami du Prince taciturne». La fonction de chacun, au regard du verbe, est donc précisée. Le Prince parle peu, il s'exprime par sentences brèves. A l'Ami du Prince, au Poète, revient la tâche de célébration. Mais une telle célébration doit être juste. Elle ne doit pas trahir ce qui est la qualité essentielle du Prince, la sobriété, ce qui est présenté comme sécheresse ou maigreur.

Cette troisième section est constituée de deux messages qui se suivent: la lettre que le Prince fait parvenir à l'Ami; la réponse de l'Ami au Prince. Léopold Sédar Senghor reproduira le même schéma dans le poème qui dans ses *Ethiopiennes* (1956) est intitulé «Messages» et dédié à Cheikh Yaba Diop, chef de province²⁸. Le Prince de Saint-John Perse fait parvenir sa lettre «par les gens

²⁸ Léopold Sédar Senghor, *Œuvre poétique*, éd. du Seuil, coll. Points essais n° 210, 1990, p. 106-107.

de la côte» (p. 69). Le chef d'*Ethiopiennes* dépêche vers son correspondant «un cheval du Fleuve sous l'arbre des palabres mauve». La réponse du «guelwâr de l'esprit», du maître de la parole, chemine jusqu'à lui, assis à l'ombre comme dans le *Cantique des cantiques*, qui est l'autre grand modèle de Senghor dans *Ethiopiennes*.

Dans le premier message, l'Amitié du Prince immédiatement évoquée est bien celle que le Prince accorde au poète et dont Il l'invite à venir bénéficier. Il a préparé des dons, mais il voudrait guérir l'*homo sapiens* du tourment de l'esprit et lui faire connaître la source de son mal. En revanche, il s'apprête à tirer bénéfice de sa sagesse, et il se déclare prêt à engager un dialogue qui sera bien un dialogue de l'esprit.

La réponse exprime l'acceptation des présents du Prince et parmi eux du plus précieux: le don de l'amitié: «Et l'amitié est agréée, comme un présent de feuilles odorantes: mon cœur s'en trouve rafraîchi» (l'expression consonne, là aussi, au *Cantique des cantiques*). Mais le Poète sait bien que cette amitié est celle du Prince, et c'est au Prince qu'il rend d'abord hommage: «Honneur au Prince sous son nom!». Cette amitié ne se confondra donc nullement avec une quelconque familiarité. Elle sera fondée aussi sur la volonté de lucidité, et donc sur la défiance à l'égard de la louange, des éloges hyperboliques dont est entouré, pour ne pas dire assailli, le Prince.

A une sagesse répond une sagesse. La lettre du Prince est présentée comme celle d'un sage, et elle est adressée à un sage. La réponse se doit d'être celle d'un sage. Là encore, Senghor retrouve dans le poème d'*Ethiopiennes* cité ce dialogue au sommet de deux sages, le chef, le prince, le Belep de Kaymôr, et le prince de l'esprit. Dans les deux cas, le message du Prince est à la troisième personne. La réponse de l'Ami est à la première personne. Dans les deux cas, le Prince est un sage, le Sage est un prince. Dans le poème de Senghor, si le sceptre du roi, sa récade, est d'or, la récade du seigneur de l'esprit est bicéphale: «gueule du Lion et sourire du Sage».

Le quatrième poème de Saint-John Perse fait d'abord entendre le rire du Prince. Aux traits précédents vient s'ajouter une certaine bonhomie, à l'heure de la détente, des jeux à la tombée du jour, quand il n'est d'autre louange que le bruit des insectes à l'approche de la nuit. Malgré l'or dont il est chargé (et ce n'est pas seulement ici celui de son sceptre, mais celui dont héréditairement il est couvert), il descend une marche pour aller simplement à la rencontre de l'Ami. Le rire cède la place à un sourire, qui est un sourire d'accueil au Voyageur. Tout rentre dans l'ordre pour une nuit qui sera une nuit apaisée. Le Voyageur est arrivé avec tout un convoi: on prendra soin des bêtes, pour lesquelles on trouvera de la nourriture; on prendra soin des accompagnateurs, pour qui on trouvera des

femmes. Les insectes s'éloignent. Le silence se fait.
Le soir est plein d'ailes. Il convient de dormir avec
l'assurance que le pays est gouverné et que la lampe
brille sous le toit du Prince.

